

11–13
.12

ve 20h
sa 19h, di 18h
Salle des Eaux-Vives

Yasmine Hugonnet

Seven Winters



A D

Association pour la
danse contemporaine
Genève
saison 20–21

C

pavillon-adc.ch

Contact presse
Cécile Simonet
cecile.simonet@adc-geneve.ch
+41 22 329 44 00

Sommaire

présentation / disctribution et crédits	p.3
portfolio de la chorégraphe	p.4
revue de presse	
entretien avec Mélanie Jouen	pp. 5-7
24heures, 24 juin 2020	p.8
Le Temps, 1 ^{er} octobre 2020	pp.9-10
repères biographiques	pp.11-15
à venir à l'ADC / informations pratiques	p.16

Présentation

Danser avec ce vide invisible qui délimite les corps en creux. Avec la peau de l'espace. Apprivoiser le miroir du réciproque. Yasmine Hugonnet poursuit sa très subtile intensification du moindre, cette fois-ci avec sept interprètes. Y affleurent des moyens de faire société.

A la suite du travail amorcé dans son solo *Le Recital des postures* (2014) et *La ronde* (2016), Yasmine Hugonnet s'aventure sur le fil ténu de l'infra-sensible. *Seven Winters* – sept hivers, pour sept corps sur scène – explore les enjeux de la réciprocité dans l'équilibre instable d'un nombre de corps impairs. Les hivers qui reviennent et se répètent sans jamais être identiques donnent à la chorégraphe vaudoise l'occasion d'interroger les subtilités du double et des jeux de miroir, mais sans perdre de vue la notion de déséquilibre, source de mouvement. Ou quand le groupe fait écosystème. Un travail d'une précision extrême pour une attention moléculaire aux moindres mouvements.

« J'envisage cette création comme un paysage dont on ressentirait les modulations de températures. »

Yasmine Hugonnet

Distribution et crédits

conception & chorégraphie Yasmine Hugonnet – **interprètes** Mathieu Barbin, Stéphanie Bayle, Marta Bellu, Ruth Childs, Maité Jeannolin, Ilaria Quaglia, Sabine Rivière – **collaboration artistique** Michael Nick – **conception scénographique** Nadia Lauro – **création lumières** Dominique Dardant – **création sonore** Frédéric Morier – **direction technique** Jérôme Vernez – **assistante** Isabelle Vesseron – **regard extérieur** Mathieu Bouvier – **administration** Violaine DuPasquier – **diffusion & production** Jérôme Pique

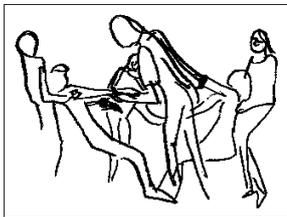
production Arts Mouvementés – **coproductions** Théâtre Vidy-Lausanne (CH), Atelier de Paris – CDCN, Paris (FR), Festival d'Automne à Paris (FR), Les 2 scènes, Scène nationale de Besançon (FR), Centre Culturel Suisse de Paris (FR), ICI – Centre Chorégraphique National de Montpellier – Occitanie / Direction Christian Rizzo (FR), La place de la danse – CDCN Toulouse Occitanie (FR), Tanzhaus, Zürich (CH), Dampfzentrale, Berne (CH) – **soutiens** Canton de Vaud, Ville de Lausanne, Loterie romande, Pro Helvetia, Ernst Göhner Stiftung, SSA Fonds culturel, Corodis, SIS Fondation suisse des interprètes.

La compagnie Arts Mouvementés bénéficie d'un conventionnement conjoint avec le Canton de Vaud et la Ville de Lausanne. Spectacle soutenu par LaB E23, programme Interreg France-Suisse 2014-2020 bénéficiant d'un soutien financier du FEDER

Portfolios des créations proposées

Cette saison 2020-2021, nous proposons des portfolios des artistes invités : images, annotations, dessins, textes, ces pages s'ouvrent comme une longue conversation et offrent une compréhension des univers de chacun. Réalisées lors de ce printemps extraordinaire, elles reformulent aussi les désirs de création et rendent visible ce à quoi l'on tient.

portfolio *Seven Winters*
à télécharger sur notre site



Entretien

propos recueillis par Mélanie Jouen

Qu'y a-t-il à l'origine de *Seven Winters* ?

À l'origine du projet, le titre même est apparu, comme une matrice dont je découvre peu à peu le contenu. Deux images-sensations ont également fait surface : la première est un mouvement allant du blanc aplatissant de la neige à la rougeur chaude de la peau ; la seconde est le désir de donner à voir un groupe de sept personnes comme une forêt de mondes, dont chacun aurait un écosystème particulier avec ses cycles et ses mouvements gazeux, telluriques, ou germinatifs... Est alors venue l'idée du cycle, des saisons et du retour. Dans ces hivers qui reviennent, ont lieu d'imperceptibles pertes et retrouvailles. Puisqu'on ne retrouve jamais exactement ce que l'on quitte, comment mesurer le degré de similitudes et de différences avec ce qui est, comment mesurer ce qui change ? Si l'on associe en conscience le semblable et le différent, que ressent-on ? Chaque lieu du corps est chargé d'expressivité. L'un des fondements de ma recherche, purement chorégraphique, est la dissection physique de l'émotion et le rapport entre forme, image et sensation. Le travail anatomique précis – jusqu'à la fibre musculaire qui anime le corps – et la dimension sculpturale du mouvement appellent des résurgences posturales et émotionnelles. Cette approche me permet de faire le lien avec la réciprocité que j'explore depuis quelque temps.

Qu'est-ce que la réciprocité comme pratique chorégraphique ?

La réciprocité comme pratique est née de nécessités chorégraphiques. J'ai longtemps travaillé presque exclusivement en solo. Toutefois, après *Le Rituel des Fausses Fleurs*, *Le Récital des Postures* et *La Traversée des Langues*, j'ai eu envie de travailler à plusieurs mais à travers un même corps, ce corps partagé qu'est le corps de la danse même. Après avoir ouvert à d'autres interprètes ma recherche personnelle sur le corps simultanément abandonné et volontaire, j'ai tout d'abord exploré la réciprocité dans la forme du cercle, un carré dans un cercle et cela a donné *La Ronde / Quatuor*. Comment être en collectif tout en préservant l'espace individuel de chacun, de manière équitable ? Il y a l'idée que les conditions de vie qu'on s'offre à soi-même agissent sur les conditions de vie de l'autre. Avec *Seven Winters*, j'approfondis ma recherche avec sept interprètes, un nombre impair. À mon sens, la réciprocité en danse signifie avoir la responsabilité du corps d'un autre et déléguer une partie de son propre corps à la responsabilité d'un autre. C'est une question de transmission de charge, de poids, de déplacement mais aussi de répétition du geste qui permet d'en illuminer les enjeux. Esthétiquement ce dédoublement réciproque d'un geste est ce qui compose un nouveau corps commun.

Qu'est-ce que la réciprocité raconte de la relation ?

En débutant la recherche par la réciprocité essentielle, l'on constate qu'à partir de deux, tout est possible. Si la règle initiale de la réciprocité, qui sous-entend une emprise mutuelle, semble très limitée, elle ne cesse de produire de nouveaux possibles en obligeant à composer à deux un futur commun. À quel point un collectif peut-il soutenir les possibles d'une seule personne, à quel point le soutien est-il un levier de liberté ? Ceci nous mène à des considérations sociales – le couple, l'amitié, la filiation, la généalogie – qui, par des jeux de miroirs et d'appuis, s'incarnent dans des figures architecturales ou sculpturales. Déplacées dans l'espace et dans le temps, celles-ci révèlent ce qui se dissimule.

À ce propos, dans votre note d'intention, vous écrivez envisager cette création « comme un paysage dont on ressentirait les modulations de température ». De quelle manière travaillez-vous cette texture invisible?

Dans ma pratique, je m'intéresse à ce qui est en mouvement hors de la forme visible, comme la densité ou la vibration. C'est une manière d'entrer dans la profondeur de l'image apparente, d'explorer l'espace entre deux êtres mais aussi entre deux mouvements. Je porte mon attention à ce qui enveloppe le corps et que je nomme la peau de l'espace. L'espace est alors une sorte de corps extérieur au corps physique du danseur à qui je demande de placer un centrage aussi bien au-dedans qu'au-dehors de lui-même. D'ailleurs, les corps dont je parle ne sont pas les seuls corps physiques des interprètes : ce sont les corps symboliques, les corps archétypaux que l'on convoque. J'aborde la réciprocité d'un danseur en relation avec un autre danseur mais aussi avec l'espace et, à travers celui-ci, avec le spectateur, en considérant la rencontre entre celui qui regarde et celui qui est regardé, en considérant la réciprocité comme une onde de forme. Si je transforme un geste, comment l'espace s'en trouve lui aussi transformé ? L'espace est habité de nos imaginaires et de nos mémoires. La composition se fait donc autant par les corps que par le dépôt des corps, autant par ce que l'on voit que par la mémoire de ce qui a été vu.

Est-ce à cet endroit qu'intervient le travail subtil d'un mouvement en devenir ? Ce travail qui caractérise de manière générale votre recherche de la posture et de sa « déformation ».

Mon travail repose sur l'élaboration de changements partiels, minimes, en tension dirais-je entre le présent et ce qui advient, entre ce qui est maintenu et ce qui change. Dans cette pièce, la réciprocité amène un travail sur le double, sur l'image dédoublée et le double en creux, à travers la juxtaposition des corps. Mes pièces, très écrites, demandent aux interprètes d'émettre en conscience que l'espace est aussi celui du spectateur, de sentir à partir d'un geste, la texture d'un espace de manière vibratoire, comme l'exprimait si bien Claude Régy dont les *Écrits* m'inspire tellement. Je travaille la relation entre immobilité et mouvement, entre mouvement visible et invisible, j'effeuille l'expressivité et conçois l'importance de l'espace en creux, chargé de ce que peut y voir le spectateur. La ventriloquie que je pratique interroge également ce que l'on perçoit au-delà de ce que l'on voit. Dans *Seven Winters*, il n'y a pas de ventriloquie, je me concentre sur le mouvement seul, mais travaille toujours ce qui perturbe le réel qui se présente à nous comme le trouble provoqué par un reflet légèrement asymétrique. J'aime aiguïser les perceptions du spectateur. D'une manière générale, mon travail consiste à réconcilier la production du geste et sa réception. J'explore le « deux » et « l'entre-deux » : cet état transitoire, ce temps de suspension. L'apparence statique est illusoire : le danseur émet sans cesse des ondes, qui impactent l'espace.

Justement, quel est l'impact d'un nombre impair d'interprètes sur la réciprocité ?

Travailler avec autant d'interprètes m'offre une nouvelle dimension par la juxtaposition des corps et des temporalités. Le temps peut se dérouler différemment pour chacun et le mouvement, visible ou non, peut avoir différentes vitesses. Comme c'est le spectateur lui-même qui produit la potentialité du mouvement, c'est lui qui en interprète le sens. Dans cette pièce qui repose sur la réciprocité, un nombre impair fait que l'un des interprètes peut se retrouver isolé. À quoi les situations d'esseulement nous renvoient-elles émotionnellement ? À l'exclusion, l'isolement, l'absence, au manque ? La personne seule peut aussi être pivot en étant celle qui peut porter un autre regard sur un système en place, le transformer, s'en libérer. L'instabilité que sa présence engendre, qu'un nombre

impair engendre, est une question passionnante.

Vos précédentes pièces se déroulent en silence ou en musique, une musique le plus souvent composée par Michael Nick. Dans *Seven Winters*, quelle texture aura la création sonore ?

Cette fois, je collabore avec Michael Nick sur l'ensemble de la création et nous travaillerons avec Frédéric Morier pour la création sonore. Nous continuons nos recherches sur la densité du silence, l'utilisation de la vibration sonore. C'est une pièce qui se compose du vide, de l'espace et des temporalités qui sortent des corps. Il n'y aura pas de musique à proprement parler, mais la vibration sonore sera partenaire du déplacement de l'ensemble vers d'autres imaginaires.

Et pouvez-vous nous parler de la recherche scénographique menée avec Nadia Lauro ?

Nadia Lauro a imaginé un dispositif permettant l'apparition et la disparition. Elle travaille la profondeur et la vitesse pour créer un espace en dilatation, générant un trouble perceptif chez le spectateur. C'est un espace qui mesure le changement. À quel moment la transformation nous apparaîtra-t-elle ? Peut-on avoir un rapport apaisé à la mutation ? Dominique Dardant, complice pour chacune de mes créations, nous accompagne par la finesse de la vibration et du mouvement de la lumière.

Dans votre précédent solo *Le Récital des Postures*, il y avait clairement une référence à la sculpture et à la peinture. Pour *Seven Winters*, vous évoquez la rencontre avec le parallélisme travaillé par le peintre suisse Ferdinand Hodler (1853-1918). Quelle place occupe ce concept ?

Jusqu'à aujourd'hui, j'ai toujours travaillé des postures sans référence unique et c'est justement l'incapacité de déterminer une seule source qui m'intéressait. Cette fois, j'ai trouvé dans l'œuvre de Ferdinand Hodler une résonance particulière avec mes recherches sur la juxtaposition des similitudes et des différences. Il aborde le parallélisme comme la répétition de formes semblables, mais légèrement différentes, comme un rapport de réciprocité à l'œuvre dans la nature et le collectif humain même. Les tableaux qui résultent de ces principes de composition – symétrie, reflet et répétition – dénotent une exigence dans la finesse de la posture. Nous nous en sommes inspirés dans le sens où nous avons cherché non pas à représenter, mais à lui emprunter quelques corps pour les comprendre. Hodler était sensible aux théories et pratiques naissantes de l'Eurythmie, aux recherches de Mary Wigman également et je dirais que, dans un sens, *Seven Winters* se situe à l'endroit de cette survivance, de cette passation de corps et d'images à travers l'histoire.



La danseuse se ressource au creux de la vague

Yasmine Hugonnet Chorégraphe montreuusienne, elle a puisé sa force de vie et de création dans les moments pénibles.

Natacha Rossel Texte
Chantal Dervey Photo

Yasmine Hugonnet accompagne ses paroles de gestes fluides, non pour souligner son propos mais parce que le mouvement est langage. Soudain, la danseuse et chorégraphe ferme les yeux, à l'écoute des vibrations de son corps qui semble lui suggérer le mot qui lui échappe. Puis elle porte son regard au loin, vers le lac et les montagnes, marque une pause avant de reprendre le fil de son récit. Depuis les quais de Veytaux, le panorama invite à la contemplation. «Je n'ai jamais lâché ce point d'ancrage, avec ce paysage immuable.» Née à Montreux en 1979, l'artiste auréolée du Prix Suisse de Danse en 2017 vient de décrocher une bourse SSA pour la création chorégraphique et présentera sa nouvelle pièce en septembre à Vidy.

Pour retracer son parcours, elle file la métaphore de l'eau. Les drames et les écueils ont fa-

çonné son rapport au monde. «Dans ces moments-là, si l'on accepte de visiter le creux de la vague, on peut y trouver de nouvelles ressources, parfois des cadeaux. Même si c'est tragique, nous nous trouvons dans un endroit où l'on peut recevoir ce qui se donne à nous.» Son art, aussi, s'est nourri d'échecs. «Ils m'ont amenée à regarder les choses fondamentales et m'ont aidée à former un rapport très personnel à la danse.»

Souvenirs diffus du Mali

L'artiste vit un premier drame, fondateur, à l'âge de 6 ans. Son père décède dans un accident de voiture au Mali. «Nous nous y sommes installés quand j'avais 2 ans, mes parents travaillaient dans la coopération au développement, un projet suisse pour repousser l'avancée du désert. Après la mort de mon père, nous sommes rentrés en Suisse.» De cette enfance malienne, elle garde un souvenir diffus. «J'ai des reminiscences olfactives, auditives, rarement visuelles, confie-t-elle d'une voix douce. Cet autre monde me paraît presque fictionnel. L'his-

toire de mon père et moi se trouve dans la mémoire des Maliens, des personnes qui ont travaillé avec lui là-bas et qui me l'ont racontée.»

À son retour d'Afrique, la fillette découvre la danse, cette «forme de langage qui n'a pas besoin de dire des mots». Elle exécute ses premières arabesques à l'École des Sylphides, à Montreux, se perfectionne à Genève, puis à Paris. Mais l'univers de la danse classique lui inflige ses rudesses. Elle raconte avec pudeur: «À 15 ans, j'ai vécu des moments grinçants. J'ai dû subir une opération du pied puis j'ai eu d'autres soucis, liés à l'injonction à la maigreur et à des rapports presque pédophiles, qui semblaient la norme chez certains professeurs. J'ai ressenti une saturation.»

La ballerine délaisse les pointes, élargit son spectre artistique, explore le Butô et la danse contemporaine. «J'ai découvert une forme d'expression où tous les corps peuvent exister, où l'on ne recherche pas la douleur, où l'on travaille avec les forces naturelles.» Le Conservatoire lui ouvre ses portes et un monde nouveau s'offre à elle. «J'ai dû apprendre à défaire les mouvements de la danse classique. Lors de mon premier cours, je n'arrivais pas à mettre les pieds en parallèle.» Mais la jeune femme est talentueuse et saute les classes avec une aisance insolente. Jusqu'à ce qu'elle s'engouffre, une fois encore, dans le creux de la vague. «La dernière année, j'ai été mise à l'arrêt pour une tendinite, mais j'avais besoin de créer. J'ai donc écrit une pièce, et on m'a dit: «Vous pouvez très bien fonctionner sans l'institution.» Je n'ai pas eu mon diplôme...»

«Habiter son corps»

En perte de repères, elle s'envole pour New York, sillonne le monde, butine à Taïwan, en Norvège puis en Slovaquie. La jeune chorégraphe crée des pièces enrichies de photos et de vidéos. En 2008, elle prend un nouveau virage esthétique. «À ce moment-là, je sens que ce que j'ai expérimenté avec ces dispositifs, j'ai envie de le faire avec le corps. Mais je n'ai pas tout compris et je ne parviens pas encore à l'expliquer aux interprètes. J'ai vécu un nouveau point de rupture.» Elle se remet en question, passe des journées seules en studio. Elle y trouve le filon de l'art qu'elle pratique aujourd'hui au sein de sa compagnie. «Durant ce temps invisible, j'ai puisé une matière qui inonde encore mes créations. Comme la source d'une rivière qui forme sans cesse de nouveaux affluents.»

«J'aime qu'il y ait un espace qui ne soit pas uniquement rempli de ce que l'on veut faire, mais de la vie»

Son mantra? «Habiter son corps.» Dans ses pièces, dont le fascinant «Récital des postures», Yasmine Hugonnet explore le vivant, les multiples couches de l'épiderme, les rythmes internes. «J'ai senti assez tôt l'idée de se localiser à l'intérieur de soi tout en restant en lien à l'extérieur. Je dis souvent à mes interprètes de considérer que notre corps reste une forme, qu'on lui mette de la volonté ou pas, et de prendre aussi en compte «la peau de l'espace», c'est-à-dire le vide comme un plein. J'aime qu'il y ait un espace qui ne soit pas uniquement rempli de ce que l'on veut faire, mais de la vie.»

Guidée par son intuition, elle fouille les potentialités du mouvement, de la voix, des vibrations du corps, quitte à se glisser dans des interstices insoupçonnés: pendant les répétitions du «Récital», elle s'improvise ventriloque. «À un moment je suis restée immobile, et je me suis demandé: «Qu'est-ce qui reste pour traduire cette intensité qui est en moi? J'ai fait plusieurs essais avec ma voix, et j'ai limité ma fille, qui commençait à émettre des sons.» D'abord ludique, le jeu se mue en acte artistique. «J'ai réappris à parler, à reculer la bouche, à renouer des liens anatomiques. J'ai en moi l'idée du mot qui ne passe pas par mes lèvres mais qui va effectuer une danse invisible en circulant à travers le corps.»

Connectée à la Nature, à ses rythmes, à ses métamorphoses, Yasmine Hugonnet nous emmène sous le pont voûté où s'écoule la Veraye. «Par beau temps, on voit les Rochers-de-Naye.» Elle s'émerveille devant les plantes et les fleurs sauvages qui bordent la rivière. Veytaux restera toujours son point d'ancrage.

Bio

1979 Naissance à Montreux. **1997** Premiers essais de création chorégraphique. **2000-2010** Voyages et résidences d'artiste à New York, Taïwan, Scandinavie, Slovaquie et France. **2010** Création de la compagnie Arts Mouvements à Lausanne et première création, «l'ici là», au château de Chillon. **2017** Prix Suisse de la création en danse contemporaine pour «Le Récital des postures». **2020** La compagnie tourne cinq spectacles à l'international et prépare une nouvelle pièce, «Seven Winters», pour le mois de septembre au Théâtre de Vidy puis au Festival d'Automne à Paris.

LE TEMPS

CHF 3.80 / France € 3.50

JEUDI 1^{er} OCTOBRE 2020 / N° 6830

Portrait

Shahriar Gharibi, le poète des saveurs des Mille et Une Nuits ●●● PAGE 20



Covid-19

Pourquoi la Suède ne connaît pas de deuxième vague massive d'infections ●●● PAGE 5

E-commerce

LeShop.ch va changer d'enseigne et sera remplacé par Migros.ch ●●● PAGE 13

Maternité

L'alcool durant la grossesse, dangereux poison pour le fœtus ●●● PAGE 18

La révolution numérique de l'immobilier

INNOVATION Elles sont de plus en plus nombreuses et de plus en plus visibles. En Suisse, on compterait près de 300 proptechs, pour «Property Technology»

■ Actives dans l'immobilier, ces start-up misent sur le numérique pour «disrupter» l'un des secteurs d'activité les plus importants et les plus prospères du pays

■ Portails, plateformes, réalité virtuelle: elles proposent une multitude de nouveaux outils pour faciliter la vie des locataires, des propriétaires ou des régies

■ A l'image de ces agences low cost qui s'attaquent aux commissions des courtiers immobiliers en proposant un forfait tout compris à prix cassés

●●● PAGE 3

«Seven Winters», envoûtant chassé-croisé



DANSE A Vidy, la chorégraphe vaudoise Yasmine Hugonnet a offert, avec sa nouvelle création, une odyssee énigmatique où bruisse le chant des ombres. (ANNE-LAURE LECHAT)

●●● PAGE 19

«Tout faire pour que le service public soit pertinent dans cinq ou dix ans»

INTERVIEW

Mardi, la SSR a annoncé un nouveau plan d'économies en réaction à la baisse de 65 millions des recettes publicitaires en 2020. Quelque 250 emplois, sur un total de 5500, passeront à la trappe durant les quatre prochaines années. **Gilles Marchand** s'explique sur ces mesures. Pour aider le personnel à amortir le choc, le patron de la SSR veut créer un fonds destiné à la reconversion professionnelle. ●●● PAGE 8



Le «caniche de Poutine» et la «marionnette de la gauche»

ÉTATS-UNIS Confus, stérile, agressif, inaudible: le premier débat entre Donald Trump et Joe Biden a offert mardi un spectacle lamentable

■ Accusations, insultes et noms d'oiseaux ont ponctué ce duel chaotique. Avantage au candidat démocrate

●●● PAGE 4

ÉDITORIAL

Une loi pour ceux qui veulent la respecter

SÉBASTIEN RUCHE
@sebruch

Les données personnelles sont le pétrole du XXI^e siècle, lit-on fréquemment. Mais dans la pratique, seuls les géants du numérique savent véritablement exploiter ou gérer ce gisement. Les individus se soucient généralement assez peu de l'utilisation qui est faite de leur capital numérique, pourvu qu'elle leur assure la gratuité des services de Google ou Facebook.

La révision de la loi sur la protection des données, adoptée vendredi par le

parlement fédéral, cible donc prioritairement les entreprises. Ces dernières devront informer leurs clients de l'utilisation qui est faite de leurs données, dès 2022, lorsque le nouveau texte devrait entrer en vigueur. Et sinon? Eh bien pas grand-chose, en réalité.

Le nouveau texte renforce modérément les pouvoirs du préposé fédéral à la protection des données. Il pourra se saisir de n'importe quel dossier, et pas seulement des cas concernant un grand nombre de personnes, comme actuellement. Mais il ne pourra qu'interdire à une entreprise fautive d'effectuer tel ou

tel traitement d'une donnée. Pour faire condamner pénalement une société qui, par exemple, s'est fait voler des données, ce brave préposé devra saisir un procureur. Ce dernier en fera-t-il une priorité parmi d'autres dossiers déjà urgents, peut-être d'homicide ou de viol? Pas sûr.

Même en cas de condamnation, certains spécialistes s'étranglent de la modestie de la sanction maximale prévue en Suisse: 250000 francs. Une brouille pour un grand groupe, tandis qu'une PME n'aura en pratique aucune chance

de devoir payer ce montant (les éventuelles sanctions prendraient en compte sa taille). Dans l'Union européenne, les mêmes infractions exposent à une pénalité pouvant atteindre 20 millions d'euros ou 3% du chiffre d'affaires annuel. D'autres voix estiment que le dégat d'image pour une entreprise qui aurait «géré» les données de ses clients est bien plus dissuasif que n'importe quelle sanction financière.

Une victoire pour le secteur privé

La protection des données s'adresse donc surtout en Suisse à ceux qui veulent la respecter, comme le résume un avo-

cat spécialisé. C'est une victoire pour le secteur privé, qui a évité des règles trop contraignantes. Comme souvent dans l'histoire récente, l'Europe dira si la stratégie suisse est la bonne. L'Union devrait évaluer d'ici à la fin de l'année si le nouveau cadre suisse est équivalent à la réglementation européenne. Un non pénaliserait nos entreprises. Un oui semble possible sur la base de considérations techniques. Mais, un an après le bras de fer sur l'équivalence boursière, le verdict européen pourrait aussi reposer sur des calculs politiques. ●●● PAGE 11

LE TEMPS

Pont Bessières 3, CP 6714, 1002 Lausanne
Tél. +41 58 269 29 00
Fax +41 58 269 28 01

www.letempsarchives.ch
Collections historiques intégrales: Journal de Genève, Gazette de Lausanne et Le Nouveau Quotidien.

INDEX

Avis de décès 10 Fonds 12, 14
Bourses et changes 14
Convois funéraires 10 Toute la météo 9

SERVICE ABONNÉS:
www.letemps.ch/abos
Tél. 0848 48 48 05 (tarif normal)



Danse avec de sacrées ombres à Vidy

SPECTACLES A Lausanne, la chorégraphe vaudoise Yasmine Hugonnet a offert avec «Seven Winters» une odyssée entêtante, bientôt à Paris, avant Genève. La comédienne Valérie Dréville, elle, épouse les ténèbres du butô japonais dans «Danses pour une actrice»

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandreidmiff

Comme la nuit est entêtante, quand elle remue ainsi. Voyez la danseuse vaudoise Yasmine Hugonnet, son visage qui est une serpe, son regard cloué à on ne sait quelle étoile. Autour d'elle, au cœur du Pavillon du Théâtre de Vidy, cinq femmes, un homme, nus comme au tombeau, vibrants pourtant dans un silence de sépulchre. La pièce s'appelle *Seven Winters*, c'est la nouvelle création de Yasmine Hugonnet, cette artiste qui, depuis un fameux *Récital des postures* en 2014, sublime le moindre geste en énigme.

Saison de glace

Pause donc, à ce moment-là de *Seven Winters*, spectacle qui était à l'affiche jusqu'au 27 septembre à Lausanne et qui revivra en octobre au Festival d'Automne à Paris, une reconnaissance en soi. On oublie alors ces passantes à l'air absent, leur façon cérémoniale de s'accorder, d'habiter à deux la bulle de la mélancolie, de se fondre dans une temporalité cotonneuse, avant de s'égarer, à l'improviste, comme des chevreuils surpris par un loup. On oublie aussi l'émotionnement que produit ce chassé-croisé, cette nudité désarmante, ce feu pâle qui sous-tend la parade, toutes ces mains qui se rassemblent soudain en tricot, histoire de jouer l'union sacrée.

On oublie tout, parce qu'on est saisi par Yasmine Hugonnet, figée comme sur la banquise, bouche cousue toujours, mais fissurée de l'intérieur, on le devine, par un courant. Une lave, l'eau vive des larmes, un aveu qui serait une musique. Toutes ces fuites à la fois. Car voilà qu'un chant monte et c'est une confession.

D'où vient-il, ce lied de Schubert, extrait du bouleversant *Winterreise*? De quel puits sortent-elles, ces paroles argentées de pèlerin? Du corps de l'artiste, oui, qui se met



Valérie Dréville est saisissante dans les pas de Pina Bausch et de Kazuo Ōno. (VÉRONIQUE ELLIEN)

à résonner comme une crypte. On se rappelle alors qu'elle a ce talent de saltimbanque, qu'elle est ventriloque et que c'est en soi une façon de manifester que tout chante en elle, même sous la cloche de son mutisme.

De quel puits sortent-elles, ces paroles argentées de pèlerin? Du corps de l'artiste, oui, qui se met à résonner comme une crypte

La prouesse serait anecdotique si elle ne s'inscrivait pas dans une architecture subtile, celle d'une œuvre où chaque pas est une tentative de briser la glace, de reconstituer la chaîne des fraternités, de poursuivre, en cortège, un voyage en hiver. Dans sa clarière – de grandes tentures

blanc cendré délimitent la chrysalide –, la chorégraphe met des figures sur cette saison de glace qui est la nôtre, celle où il n'est plus question que de gestes barrières. Et tant pis pour toutes ces embrassades, tous ces baisers à jamais volés.

Ode utérine

Comme la nuit est entêtante quand elle remue ainsi (bis). Le chorégraphe français Jérôme Bel offre à la comédienne Valérie Dréville une randonnée dans le sillage des artistes qui ont libéré au XX^e siècle la danse de ses obligations mondaines, qui en ont réécrit la grammaire et l'épopée, qui l'ont imposée comme un art de la présence et plus seulement une démonstration de virtuosité. A la Salle René Gonzalez, celle qui a incarné Phèdre de Racine à Vidy déjà et Médée, sous la direction du Russe Anatoli Vassiliev, se contente d'être elle-même, une terre d'aventure en soi.

Elle s'adresse à vous donc, sur la scène vaste comme une crique, meublée d'une table où patientent un iPhone et une console miniature. C'est elle qui réglera la



Les danseuses de «Seven Winters» tissent, dans un silence hivernal, une élégie d'une grande beauté plastique. (ANNE-LAURE LECHAT)

volume de la musique, elle qui veillera au timing de chaque chapitre, comme pour signifier l'essence d'une certaine danse contemporaine: l'interprète est le sujet de son mouvement, qui est parfois le reflet de son être.

Valérie Dréville se rappelle un Monsieur Schwartz qui, dans le Pointoise de son enfance, n'était pas tendre avec la petite ballerine qu'elle était. Elle esquisse des

arabesques de fortune. Dans un moment, elle s'appropriera l'esprit de spectacles qui tournent en boucle dans les mémoires, *Café Müller* par exemple de Pina Bausch. Sur la musique d'Henry Purcell, des doigts recouvrent un visage, une tête chavire comme sur le billot: tout est dit alors d'un chagrin sans rémission.

La part de feu de cette pièce exigeante célèbre Kazuo Ōno (1906-

2010), cet ex-soldat qui déclara, à la fin des années 1950, la guerre à l'Occident et choisissait pour cela la voie du butô, c'est-à-dire des ténèbres. Valérie Dréville, magnifique, s'y engouffre et il faut voir alors sa silhouette s'enfoncer, aura balbutiante sur fond cosmique, au plus près d'une origine où plus aucun corps ne va de soi. Il fallait entendre aussi, l'autre soir, cette pluie intermittente qui a crépité à ce moment-là, comme pour accuser le caractère hallucinant de cette éclipse.

Dans ce même lieu, en 2009, l'acteur Jean-Quentin Châtelain déliait *Ode maritime*, ce fantasme d'océan signé Fernando Pessoa. Le metteur en scène Claude Régy dirigeait cette odyssée sur la jetée, l'échée par l'encre noire de la cruauté. Valérie Dréville, qui a beaucoup joué pour lui, a voulu aussi le saluer à travers Kazuo Ōno. Ode utérine au fond. Mais la pluie passe toujours en rafale sur le théâtre. C'est le tam-tam d'où procèdent toutes les danses. =

Danses pour une actrice, Lausanne, Théâtre de Vidy, jusqu'au 3 octobre; **Seven Winters**, Genève, Salle des Eaux-Vives, du 11 au 13 déc.; rens. www.pavillon-adc.ch

L'Orchestre de chambre de Genève remonte sur scène en grande forme

CLASSIQUE L'absence et le silence imposés par le virus semblent avoir dopé les musiciens de l'OCG et leur chef Arie van Beek. Beau concert au BFM de Genève

Sylvie Bonier
@SylvieBonier

Les reprises se suivent. On se réjouit du retour des formations orchestrales sur scène, même si la jauge des salles est restreinte et que les visages masqués musellent les sourires. Les yeux, eux, rient et les oreilles sont avides de musique vivante.

Adoucir la vie

L'Orchestre de chambre de Genève (OCG) vient de remonter sur le plateau du Bâtiment des forces motrices (BFM) après des mois d'abstinence, dans un programme chamarré aux couleurs roses et au titre évocateur: «Héroïnes». Il s'agit, pour l'ouverture de la saison, de rendre hommage aux femmes atteintes d'un cancer du sein et à ceux qui œuvrent chaque jour à son traitement, sa guérison et son suivi. Ainsi tournée vers une cause sensible, en collaboration avec le

réseau Asap, la soirée prend une dimension d'autant plus humaine en cette époque anxieuse de repli sur soi imposé.

Heureusement, Mozart, Chopin et Britten sont là pour adoucir la vie. Avec un fil rouge tendu par des résonances tissées entre les pièces. En entrée de concert, la fraîche 34^e Symphonie de Mozart est délivrée avec vivacité, clarté et élégance par un OCG en grande forme.

Arie van Beek, d'entrée de jeu, rassemble les énergies par un savoir-faire que l'expérience et la fréquentation réciproque ont affiné avec les années. La précision, les dynamiques bien dessinées, les couleurs variées et les attaques nettes rendent toute sa verdeur à l'œuvre d'un Amadeus de 24 ans.

Jeunesse encore, avec l'intrusion de Chopin célébrant, à 18 ans seulement, le compositeur qui le précède sur l'affiche. La pianiste Nathalia Milstein, 25 printemps et une jolie sensibilité, un peu scolaire en début de parcours, se lance dans les *Variations* sur l'air «Là ci darem la mano» du grand Frédéric (extrait de l'opéra *Don Giovanni*) avec beaucoup de naturel.

Ses longs bras, son jeu aux chants largement déclamés et la souplesse de son phrasé séduisent à défaut d'impressionner. Et la 5^e Étude de l'opus 10, survolée plus librement en bis, se pare de son côté d'une légèreté de papillon. En deuxième partie, le ballet *Les Sylphides* de Michel Fokine déroule l'arrangement orchestral des pièces pour piano de Chopin par Benjamin Britten.

Elan et confiance

L'esprit viennois détonne dans les si fines valse, marzourkas, prélude ou nocturne réunis en un bouquet de huit pépites pianistiques. Si l'ensemble se veut festif, les arêtes et les délicatesses originales se perdent dans une masse instrumentale plutôt sirupeuse, et les tempos trop alanguiés épaississent le discours.

C'est surtout la *Sinfonietta Op. 1* du même Britten qui réjouit par sa belle tenue. Arie van Beek tient les rênes serrées tout en laissant filer les musiciens là où il faut, avec un élan et une confiance convaincants. L'OCG répond à cette belle impulsion dans une cohésion rythmique, mélodique et sonore remarquable. La revenue s'annonce prometteuse. =

PUBLICITE

FONDATION
JAN MICHALSKI
POUR
L'ÉCRITURE
ET LA
LITTÉRATURE
1147 MONTRICHER

**JÓZEF
CZAPSKI**
PEINTRE ET
ÉCRIVAIN

3 OCTOBRE 2020
- 17 JANVIER 2021

PRODUCTION
MONTAGNE
CULTURELLE
LITTÉRATURE

Repères biographiques

Yasmine Hugonnet s'intéresse au rapport entre forme, image et sensation, à la germination de l'imaginaire, à la (dé)-construction du langage chorégraphique, au processus d'incarnation et d'appropriation. Née à Montreux (Suisse) en 1979, elle vit et travaille aujourd'hui entre Lausanne et Paris. Elle grandit au Mali de 3 à 6 ans et dès son retour elle étudie la danse classique puis part à Paris à 13 ans pour intégrer le Conservatoire National Supérieur en Danse Contemporaine. En parallèle, elle s'intéresse à la danse contact, l'improvisation, le Buto et la recherche chorégraphique. Elle danse pour les chorégraphes Jean-Marc Heim (CH) en 2004-2005, Jo Strömberg (NO) en 2003- 2004 et Luc Petton (FR) en 2001. Elle intervient comme assistante du chorégraphe pour *Superflux* (2011) de Jean-Marc Heim et *Espèces* (2012) de Rosalind Crisp. Elle entreprend une recherche autour de la notion de « Présences » au sein du programme de Master en chorégraphie « Dance Unlimited » aux Pays-Bas (2003-2004). Sa réflexion sur le geste est fortement nourrie par des rencontres notamment avec Odile Rouquet, Peter Goss et Lisa Nelson.

Elle crée ses propres projets chorégraphiques dès l'an 2000, d'abord au sein du collectif Synalèphe. Elle travaille à Taiwan avec des artistes non-voyants puis développe son travail personnel dès 2006. Lauréate des Pépinières Européennes pour Jeunes Artistes, elle est artiste en résidence en Slovénie en 2006 où elle crée « *RE-PLAY* », un trio qui sera joué dans plusieurs festivals internationaux, (Impulstanz 8tensions Vienne, Temps d'Image Tanzhaus NRW Düsseldorf...), *Latitude de pose* un premier solo, présenté notamment au Festival Artdanthé à Paris, puis *OF OTHER, A, A ! A ? AA...* des pièces de groupe, sont coproduites par Maska (SI) et la Tanzhaus NRW à Düsseldorf (DE).

De 2009 à 2013 elle s'engage dans un long temps de recherche solitaire en studio. En 2009 elle fonde sa compagnie Arts Mouvementés à Lausanne et produit ensuite trois solos : en 2013 *Le Rituel des Fausses Fleurs*, en 2014 *Le Récital des Postures*. En 2015 *La Traversée des Langues* présentée aux Printemps de Sévelin dans le contexte du Programme Commun des Théâtre de Vidy et de l'Arsenic à Lausanne. Yasmine Hugonnet approfondit son travail sur le mouvement de l'attention, l'idée de la posture comme réservoir et, à travers ses processus chorégraphiques, développe une pratique de la ventriloquie.

En 2015, sur une invitation de Virgilio Sieni au Collège de danse de la Biennale de Venise, elle propose le projet *Le Récital des Postures Extensions*, qui invite entre 7 et 20 performeurs à s'approprier la partition des 20 premières minutes du *Récital des Postures*. Cette performance proposée pour des espaces non-théâtraux et multi- frontaux dispose les corps à la suite, ils tracent un chemin, une colonne humaine. Chacun opère la partition selon sa propre temporalité. A partir de 2015, Yasmine Hugonnet est artiste associée pour deux ans au Théâtre Sévelin 36 à Lausanne avec le soutien de Pro Helvetia dans le cadre du projet YAA. En février 2015, *Le Récital des Postures* est sélectionné pour les Journées de la Danse contemporaine Suisse et, en 2016, dans le cadre de la plateforme Aerowaves. En 2016, elle crée *La Ronde / Quatuor*, pièce pour 4 danseurs, au Festival des Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis et à la Biennale de Danse de Venise. En mars 2017, elle a présenté *Se Sentir Vivant*, un nouveau solo dans le cadre du Festival Programme Commun à l'Arsenic, Lausanne. En 2017, Yasmine Hugonnet reçoit le Prix Suisse de Danse (Création actuelle de danse) pour *le Récital des Postures*. Le solo *Se Sentir Vivant*

est par ailleurs été sélectionné aux Swiss Dance Days à Lausanne en février 2019.

A partir de 2018, elle est soutenue par le Théâtre de Vidy à Lausanne : elle crée en novembre 2018 le trio *CHRONOLOGICAL*, sélectionné pour une tournée en Suisse par le Fonds des Programmateurs, programmé au Festival Programme Commun (Lausanne, 2019), et en tournée en France, Italie, Belgique. En septembre 2019, crée et présente la performance in situ *Extensions* dans le parc Bellerive /Théâtre de Vidy avec douze jeunes interprètes de la région lausannoise. En 2020, elle prépare sa prochaine création *Seven Winters* avec sept interprètes dont la création aura lieu du 22 au 26 septembre 2020 au Théâtre de Vidy puis à la scène nationale de Besançon (coproducteur et partenaire dans le cadre du dispositif européen Interreg) et qui sera en tournée en 2020/2021 dans plusieurs villes européennes.

En octobre 2019, elle débute une résidence de trois mois à Palerme dans le cadre de Palermo calling, un projet mis en place par l'Institut Suisse au Palazzo Butera. En décembre 2019, elle présente plusieurs projets dans ce cadre : une adaptation du projet *Extensions* avec des danseurs italiens , ainsi que les solos *Se Sentir Vivant* et *Le Rituel des fausses fleurs* que la chorégraphe a transmis à la danseuse italienne Ilaria Quaglia. .

La Compagnie Arts Mouvementés est basée à Lausanne et actuellement conventionnée avec la ville de Lausanne et le Canton de Vaud pour une durée de trois ans, 2017-2019.

Artiste et performeur, **Matthieu Barbin** (FR) a collaboré auprès de Boris Charmatz, The UPSBD Marlène Saldana / Jonathan Drillet, le duo Gerard&Kelly, Liz Santoro et Pierre Godard entre autres. Invité par Hortense Archambault et Vincent Baudriller, il participe au groupe de recherche kadmos dans le cadre du festival d'Avignon 2013. Il collabore longuement avec Boris Charmatz, interprétant différentes pièces, comme *Levée des conflits* et *Enfant*, ou *Manger*, en 2014. Il participe également aux deux rétrospectives de l'artiste, au MoMA de New York, *Three collective gestures*, et à la TATE Modern de Londres *If TATE Modern was Musée de la danse*. En 2018, il crée sa première pièce, le solo *Totemic studies*, petits portraits, jouée dans de nombreux festivals. La même année il crée la performance *Dans les bras de Bobby*. Son travail repose notamment sur la superposition de physicalités orales, s'appuyant sur divers supports qu'il tord dans de multiples directions afin de rentrer en profondeur dans un étirement plastique des corps et des caractères traversés. Il repose également sur la possibilité laissée d'embrasser un panel large de définitions de corps absorbés et réincarnés.

Stéphanie Bayle Après une formation au sein du Ballet Junior de Genève, Stéphanie Bayle devient l'interprète de plusieurs compagnies: Alias, Cie 7273, Cie Gilles Jobin, Rafaële Giovanola/Cocoon Dance, Tabea Martin. Elle entame, à partir de 2012, une intense et riche collaboration avec la chorégraphe Cindy Van Acker et danse dans les pièces *Diffraction*, *Helder*, *Zaoum*, *Obvie*, *Speechless Voices*, *Without References* (création 2020). Elle devient également l'assistante de la chorégraphe sur les pièces qu'elle crée pour d'autres structures (P.A.R.T.S, Ballet de Lorraine, Ballet du Grand Théâtre de Genève,...) et rejoint ainsi l'équipe artistique de Romeo Castellucci pour ses mises en scène d'opéras. En 2018, elle est interprète dans la reprise des pièces de Lucinda Childs remontées par Ruth Childs. Elle commence à développer son travail personnel et coréalise *Sous le monde*,

performance sonore, chorégraphique et vidéo avec le collectif de musiciens Tout Bleu et l'artiste visuelle Delphine Desprès. Elle collabore également avec Louis-Clément Da Costa et le compositeur de musique électronique POL à la création de la pièce *Hubbub*. En 2019, elle crée son association Protagonistes et travaille à la conception de la pièce *Fresque*, en collaboration avec la musicienne et compositrice Simone Aubert. En 2019 elle rencontre Yasmine Hugonnet, est interprète et l'assiste pour la création de la performance *Extensions* au Théâtre de Vidy et rejoint la distribution de sa prochaine création *Seven Winters*.

Marta Bellu, danseuse, psychologue, instructrice de la technique de pleine conscience, est une chercheuse du corps et de l'esprit, s'intéresse aux pratiques de conscience et d'expression qui impliquent le système corps-esprit dans un sens artistique, éducatif et social. En 2016, elle collabore avec Yasmine Hugonnet et avec le Groupe Nanou à Xèbeche et Alphabet, avec Cristina Rizzo à Prélude, VN / Serenade et Ultras Sleeping Dances. A partir de 2014, elle commence une recherche chorégraphique sur le dialogue avec le langage et la composition musicale et elle s'occupe de projets de formation expressive avec des enfants et des adultes, des enseignants et des enfants handicapés, en collaboration avec différentes réalités telles que Associazione Fosca, Associazione Trisomia21, Associazione Autismo svizzera italiana. Elle suit actuellement le programme Basic, un programme d'enseignement avancé de la FPMT dans la tradition du bouddhisme tibétain.

Danseuse, performeuse anglo-américaine, **Ruth Childs** grandit aux Etats-Unis où elle étudie la danse (classique et contemporaine) et la musique (violon). Elle s'installe à Genève en 2003 pour terminer sa formation de danseuse au Ballet Junior de Genève. Elle travaille avec plusieurs chorégraphes et metteurs en scène de renom international dont Foofwa d'Immobilité, La Ribot, Gilles Jobin, Massimo Furlan, Marco Berrettini et Yasmine Hugonnet. Depuis 2015 elle réalise également un projet de re-création des premières pièces de sa tante, la chorégraphe américaine Lucinda Childs. En 2014 elle fonde l'association SCARLETT'S pour développer son travail personnel en conciliant danse, performance, film et musique. En 2018, elle crée *The Goldfish and the Inner Tube* en collaboration avec Stéphane Vecchione, sa première pièce scénique et en 2019 *Fantasia* son premier solo.

Maïté Jeannolin est une danseuse et performeuse basée à Bruxelles. Elle a joué à plusieurs reprises avec Philippe Saire : c'est dans ce cadre - au Théâtre Sévelin 36 - qu'elle rencontre Yasmine Hugonnet. Après avoir étudié notamment à P.A.R.T.S, elle travaille avec différents chorégraphes, artistes visuels et vidéastes (Benjamin Vandewalle, Philippe Saire, Fred Chemama, Fabrice Samyn...) et travaille sur plusieurs projets avec Radouan Mriziga avec lequel elle devient une collaboratrice proche. (3600, 7, 0.Extracity, 8.2) Elle cultive un intérêt particulier pour la recherche et la création collective dans un rapport pluridisciplinaire, résultant par différentes pièces collaboratives et l'organisation de plateformes d'échanges/partages de pratiques. Egalement, une collaboration avec Charlotte Marchal autour de vidéos expérimentales et Coupé Décalé, un collectif de curation mêlant le cinéma, la danse et les sciences sociales.

Danseuse et interprète formée entre l'Italie et l'Europe, **Ilaria Quaglia** apprend également les techniques de l'aïkido et est qualifiée comme opératrice de massage classique. Elle collabore avec Yasmine Hugonnet, Ambra Pittoni, Tommaso Serratore, Donatella Morrone, Gabriella Maiorino, le Teatro Regio de Turin, Marco Angelilli pour le styliste Antonio Marras, le duo artistique Masbedo, l'artiste plasticienne Anna Franceschini, Raffaella Giordano et le réalisateur Mario Martone, Ariella Vidach /AiEP, Luna Cenere, CollettivO CineticO à partir de 2018 dans *How to destroy your dance*, *Sylphidarium* et *Bestie Pallide*. En tant que chorégraphe elle a participé au IX Festival internacional de solos do Malaposta a Lisbona 2014. Avec *Superbudda* elle réalise l'événement *Masbedo performing Night*, le spectacle *Retroazione pour The Others Art Fair*, le court métrage «Die Brücke» est aussi devenu une installation pour Artissima Fair. En 2017, elle fonde avec Francesca Antonino et Laura Chieffo le Collettivo Munerude.

D'origine franco-américaine, **Sabine Rivière** se forme à la danse contemporaine au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris, étudie le théâtre avec la metteur en scène Camilla Saraceni, se forme au shiatsu à l'école Ohashiatsu. Consacrée à tout ce qui représente, dans les arts vivants, des rencontres de territoires différents, Sabine aime diversifier sa pratique performative en participant à des projets qui sont caractérisés par des temporalités et des cadres très hétérogènes. Récurrents dans sa recherche sont le texte, la parole, la collaboration avec des musiciens, la composition instantanée. Elle collabore en tant que danseuse/comédienne avec différents artistes tels que Joanne Leighton, Simon Tanguy, Yasmine Hugonnet, Filipe Lourenço, Sandrine Maisonneuve, Leïla Gaudin, Jerzy Bielski, Sylvie Le Quéré, Louise Hakim, Giulia Arduca. Elle assiste la chorégraphe Cristiana Morganti pour sa création *A fury tale*, collabore sur plusieurs projets à la Villa Médicis à Rome avec le performer-musicien Alvis Sinivia. Ils créent ensemble le duo *Le son n'a pas de jambes sur lesquelles se tenir*. Elle collabore aussi à la création de projets vidéos avec le danseur-chorégraphe Davide Sportelli et est également praticienne shiatsu.

Nadia Lauro, scénographe et plasticienne, développe son travail dans divers contextes (espaces scéniques, architecture du paysage, musées). Elle conçoit des dispositifs scénographiques, des environnements, des installations visuelles. Ses espaces au fort pouvoir dramaturgique génèrent des manières de voir et d'être ensemble inédites. Elle collabore avec les chorégraphes et performeurs Vera Mantero, Benoît Lachambre, Frans Poesltra, Martin Belanger, Ami Garmon, Barbara Kraus, Emmanuelle Huynh, Fanny de Chaillé, Alain buffard, Antonija Livingstone, Latifa Laabissi, Jonathan Capdevielle, Laéticia Dosh, Antonia Baehr, Yasmine Hugonnet et Jennifer Lacey, avec laquelle elle co-signe de nombreux projets. Leur collaboration fait l'objet d'une publication « Jennifer Lacey & Nadia Lauro, dispositifs chorégraphiques » par Alexandra Baudelot publiée aux Presses du Réel. Elle reçoit le prix The Bessies, New York Dance and Performance Awards pour la conception visuelle de \$Shot (Lacey / Lauro / Parkins / Cornell). Elle conçoit une série d'installations/performance « Tu montes », « As Atletas », et « I hear voices », des environnements scénarisés développés dans divers lieux (musées, foyers de théâtre, galeries, jardins) en Europe, au Japon et en Corée. Elle crée le concert-performance « Stitchomythia » en collaboration avec la compositrice electro-acoustique Zeena Parkins. Elle conçoit plusieurs

dispositifs scénographiques et curatoriaux: *La Clairière* (Fanny de Chaillé/Nadia Lauro), un environnement visuel immersif pour entendre au Centre Pompidou, 4ème édition du Nouveau festival /« Khhhhhhh » Langues imaginaires et inventées Garden of time , un jardin performatif pour le festival de la Cité Lausanne, 2020.Elle collabore depuis 2014 comme artiste associée au festival Extension Sauvage (Latifa Labissi / Figure Project). Elle a déjà collaboré avec Yasmine Hugonnet en concevant l'espace scénographique du spectacle *Chro no lo gi cal*.

Après avoir découvert son métier par hasard au Théâtre de Chaillot à Paris (F), **Dominique Dardant** a commencé à l'apprendre et l'exercer en France avant de répondre à une annonce qui l'a mené au Théâtre Populaire Romand (La Chaux-de-Fonds CH), puis dans diverses compagnies suisses, à commencer par le Théâtre pour le Moment (Bern CH), Sinopia - Ensemble de Danse (La Chaux-de-Fonds CH) et ensuite un peu partout entre Zurich et Genève (CH). Ces dernières années, après un épisode en tant que responsable technique à Expo 02, une certaine fidélité au Festival de la Cité, il a fait des rencontres intéressantes (Denis Maillefer, Philippe Saire, André Steiger, Diane Decker, Olivia Seigne, etc.) tout en continuant à travailler avec Dominique Bourquin. Entre les créations et les tournées, il arrive qu'il se retrouve à faire des mises en scène d'auteurs divers (Tsvétaïeva, Corman Auster, ...). Il accompagne Yasmine Hugonnet depuis *Le Rituel des Postures* et a ainsi créé la lumière de ses derniers spectacles (*La Traversée des langues, La Ronde, Se Sentir Vivant, Chronological*).

Michael Nick est violoniste et compositeur, il collabore avec Yasmine Hugonnet pour de nombreux projets depuis 2007. Pour cette création, Michael Nick a accompagné le processus de travail, sans pour autant produire de la musique. Né à Mainz en Allemagne il commence le violon dès ses 8 ans avec Peter Heil au Peter Cornelius Konservatorium de Mainz. A l'âge de 12 ans il devient élève de composition de Erwin Amend qui était élève de Paul Hindemith. A 17 ans il quitte L'Allemagne, s'installe à Paris pour jouer avec le saxophoniste et compositeur hongrois Yochk'o Seffer (Rock Progressif) ; parallèlement il prend des cours avec Maryvonne Le Dizès (Ensemble Intercontemporain). Il collabore ensuite avec de nombreux musiciens et groupes tel que : Art Zoyd, Siegfried Kessler, David Liebman, Angélique Ionatos, Jean-Marie Machado, NOHC de Didier Petit, Pablo Cueco, Michel Doneda, Daunik Lazro, Claude Tchamitchian, Sophie Agnel, Ramon Lopez, Cesar Strocio, Orient Express Mouving Shnorer, Michael Riessler, Jérôme Noetinger... QUAT NEUM SIXX / D.Lazro (saxophone), S. Agnel (piano prepare), J.Noetinger (dispositif électro-acoustique), M.Nick (violins) Michael Nick développe ses propres projets musicaux (Dis Tanz, Rain Behind Eyes, Need Eden,...) et crée des musiques pour le spectacle vivant, notamment en Suisse pour les chorégraphes Yasmine Hugonnet (*AAAAA solo à quatre voix, D'ICI LA, Sliding Matters*), Jean Marc Heim (*Superflux*), également pour le marionnettiste portugais Igor Gandra (*Dura Dita Dura*), la metteur en scène française Corinne Frimas (*La campagne*)...

À venir à l'ADC

20–24
.1



Laurence Yadi,
Nicolas Cantillon |
cie 7273
Ever

26–28
.1



DD Dorvillier
Danza Permanente

Informations pratiques

Lieu de la représentation

L'ADC à la Salle des Eaux-Vives
82-84 rue des Eaux-Vives
CH - 1207 Genève

Accès

lignes 2, 6, E, G — arrêt Vollandes

Information

022 329 44 00
info@adc-geneve.ch

Tarifs

Plein tarif — 25.-
Passedanse — 20.-
AVS, chômeurs, passedanse réduit — 15.-
Etudiants, apprentis, - de 20 ans — 15.-
Carte 20 ans 20 francs — 8.-
(les places ne sont pas numérotées)
Tarif réduit sur présentation d'un justificatif:
carte Côté Courrier

pavillon-adc.ch